HARALD WELZER
SABINE MOLLER
KAROLINE TSCHUGGNALL

# « GRAND-PÈRE N'ÉTAIT PAS UN NAZI »

## National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale

nrf essais
GALLIMARD

Extrait de la publication

nrf essais

Extrait de la publication

*Harald Welzer, Sabine Moller*
*et Karoline Tschuggnall*

*Avec la collaboration de Olaf Jensen et Torsten Koch*

# « Grand-Père n'était pas un nazi »

## National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale

*Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni*

*Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du Livre*

nrf

*Gallimard*

Harald Welzer (1958-)
Sabine Moller (1971-)
Karoline Tschuggnall (1966-)
Olaf Jensen (1965-)
Torsten Koch (1967-)

Sciences sociales :
Sociologie : interactions sociales : familles ; générations ; mémoire individuelle, collective.
Histoire :
Allemagne : Troisième Reich ; 1945-2000 : RFA ; RDA ;
Shoah/Holocauste ;
URSS : Deuxième Guerre mondiale.

Cet ouvrage a originellement paru aux Éditions Fischer, à Francfort, sous le titre : « *Opa war kein Nazi* ». *Nationalsozialismus und Holocaust in Familiengedächtnis.*

*© 2002 Fischer Taschenbuch Verlag in der S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main.*
*© Éditions Gallimard, 2013, pour l'édition française.*

## *Avertissement des auteurs*

Le projet de recherche « Transmission de la conscience historique », dont les résultats sont présentés dans ce volume, était consacré à la manière dont on parlait, dans les familles allemandes, de l'époque nazie et de la Shoah, et aux images et représentations du « Troisième Reich » qui étaient transmises dans les discussions entre générations.

Les résultats des entretiens familiaux et des différentes interviews menées avec des membres des familles — sur trois générations différentes — montrent que l'on transmettait dans les familles d'autres images du passé national-socialiste que, par exemple, à l'école. Dans la mémoire familiale, on trouve avant tout des récits concernant la souffrance des proches, causée par le mouchardage, la terreur, la guerre, les bombes et la captivité. Au sein des familles, ces thèmes sont transmis sous forme non pas de *savoir* mais de *certitude*. Les gens n'ont pas de « nazis » dans leurs propres familles :

« Grand-Père n'était pas un nazi. »

Cette étude, qui a bénéficié de l'aide de la Fondation Volkswagen, confronte le public à ce résultat choquant : contre toute attente, le souvenir de la Shoah n'a pratiquement pas de place dans la mémoire des familles allemandes, et la signification des processus émotionnels de restitution de l'histoire a jusqu'ici été clairement sous-estimée.

## *Avertissement du traducteur*

Les entretiens n'ont fait l'objet que d'une très légère réécriture et sont rédigés dans l'original en langage brut, que nous avons, autant que possible, rendu tel quel en français. Les auteurs de l'ouvrage allemand ont utilisé pour ces entretiens un code typographique que nous avons repris dans la version française :

— les interruptions des orateurs, y compris lorsqu'ils s'interrompent eux-mêmes, sont rendues par une barre oblique : /

— les indications et commentaires du transcripteur, par exemple les épiphénomènes acoustiques de la parole, sont composés en italique entre parenthèses

— les coupes sont indiquées par trois points entre crochets.

Dans la version française, nous avons également ajouté, entre crochets, des éléments que la syntaxe allemande n'exigeait pas mais qui étaient indispensables à la compréhension de la phrase française.

Extrait de la publication

## *Chapitre premier*

# LE PASSÉ DANS LE DÉBAT INTERGÉNÉRATIONNEL

*(En guise d'introduction)*

Cela fait un certain temps qu'en cours d'histoire la petite Simone Seiler[1] est confrontée au thème de la Shoah. Elle raconte à ce sujet dans une interview : « Eh bien, je trouve ça très intéressant, parce que nous avons eu l'Âge de pierre, et puis le Moyen Âge. Nous avons d'abord eu l'Âge de pierre, ensuite le Moyen Âge, et puis on avance toujours de quelques générations, il faut bien qu'il y ait un système quelconque. Et puis voilà, maintenant nous avons ce sujet-là. Oui. Et c'est amusant. »

Le cours d'histoire n'est pas le seul concerné : dans d'autres disciplines aussi, Simone est confrontée à ce sujet. En « connaissance du monde et de l'environnement », on aborde justement le thème de la Jeunesse hitlérienne, et en cours d'allemand la classe lit *Mon ami Frédéric* de Hans Peter Richter. Les élèves doivent souligner au stabilo les « passages importants » et écrire un résumé de chaque chapitre. Simone trouve « complètement dégoûtant » ce qu'on fait à Frédéric, l'élève juif ; mais elle est aussi préoccupée par le fait que la famille de l'élève non juif, Hans Peter, était pauvre et a « reçu une toute petite pochette pour le début de l'année scolaire, alors que Frédéric en a eu une très grande[2] ».

De Hitler, Simone sait qu'il « a écrit un livre, mais je ne

Extrait de la publication

me rappelle plus comment il s'appelle. Et puis ils ont raconté que le NSDAP n'avait que 2,6 ou 2,4 % des voix en 1928, et déjà 34,6, ou quelque chose comme ça, en 1930. D'ailleurs les gens ont voté Hitler, ils ne le connaissaient pas du tout, ils se sont peut-être dit : oui, celui-là est tellement bon, il nous promet du travail, de quoi manger, mais aussi des vacances et de la sécurité. Il a peut-être attiré les gens, alors ils l'ont suivi ».

On voit que Simone dispose déjà de connaissances considérables sur l'histoire du national-socialisme et ce qui l'a précédé : elle connaît les dates, les résultats des élections et les personnages. Dans un autre passage de cet entretien, elle évoque en détail l'inflation et l'époque de la crise économique mondiale ; elle sait que des choses « tellement épouvantables » sont arrivées par la suite « aux Juifs » qu'elle n'arrive plus à s'endormir lorsqu'elle a lu quelque chose sur ce sujet : « J'ai gardé une partie là-dessus, ils devaient être débarrassés de leurs poux, mais c'était juste une manière de parler, et on les mettait dans une cabine de douche, et puis on les gazait. Mais je n'arrive pas vraiment à imaginer cette histoire de gazage. »

De son grand-père, Simone sait qu'il a été à la guerre, mais il lui est difficile d'imaginer qu'il « a vécu au temps de Hitler. La guerre, je n'arrive pas à me faire à l'idée. Enfin si, l'idée, je m'y fais, mais je n'arrive pas à me l'imaginer ». Des discussions avec son grand-père (qui fut élève des Napola[3], membre de la Waffen-SS et plus précisément de la Leibstandarte-SS Adolf Hitler[4]) lui ont appris que les Allemands, en cas d'attaque aérienne, devaient « toujours éteindre la lumière le soir, ou bien éteindre ou bien allumer, mais plutôt éteindre, je crois, afin que les attaquants ne voient pas trop. En fait, je trouve que c'est un peu ballot. Les Juifs n'avaient plus le droit de sortir de chez eux non plus à partir de 18 heures, il leur arrivait de devoir passer la nuit chez des amis ».

Extrait de la publication

On pourra donc dire que Simone a une conscience de l'histoire qui non seulement se nourrit aux sources d'information tout à fait hétéroclites que lui transmet l'école, mais aussi à des récits — qui peuvent être ou bien incidents, ou bien intentionnels — d'expériences qui circulent dans sa famille. C'est la raison pour laquelle Simone, comme elle le raconte elle-même, a aussi le sentiment que quelques éléments concernant le « Troisième Reich » lui « paraissaient déjà connus » avant même qu'elle y soit confrontée à l'école : « Bon, cette croix gammée, je ne sais pas, mais j'avais l'impression de la connaître déjà. La première fois que j'ai vu Hitler, j'ai eu l'impression de le connaître déjà, d'une certaine manière. D'une certaine manière je l'ai déjà vu quelque part, peut-être dans le journal. »

La conscience historique de Simone s'alimente donc à des sources tout à fait différentes, et l'on a l'impression qu'il lui est très difficile d'assembler cette foison d'informations pour en faire une image consistante, notamment lorsqu'il est question de la persécution des Juifs : « Je dois l'avouer sincèrement, je n'ai pas compris pourquoi ils étaient persécutés, au juste. J'ai déjà posé la question assez souvent, mais je n'ai jamais eu de vraie réponse. Et maintenant je ne sais toujours pas comment tout ça a commencé. Parce que je ne peux pas imaginer ça, que du temps de Jésus aussi les Juifs étaient déjà persécutés, et puis il y a eu le Moyen Âge entre les deux. S'il n'y avait pas eu le Moyen Âge au milieu, alors je me serais peut-être un peu… Mais au Moyen Âge, il y avait les chevaliers, les châteaux et le reste, et là, les Juifs n'entrent pas du tout dans le tableau, je trouve, il y a une sorte d'anachronisme, oui, ça ne passe absolument pas. Et puis je ne sais pas du tout non plus comment la guerre a commencé, au juste, pourquoi ils se font la guerre. D'une certaine manière Hitler voulait leur rendre la monnaie de leur pièce, et puis c'est reparti depuis le début, d'une certaine manière, je crois. »

Extrait de la publication

L'entretien avec Simone Seiler montre à la fois que les enfants ont des connaissances étonnamment importantes sur l'histoire, mais qu'ils puisent ce savoir à des sources d'une diversité surprenante — et que beaucoup de choses leur sont déjà « connues » au moment où ils en entendent parler au lycée, aux cours d'histoire et d'allemand. À l'heure actuelle, on a encore très peu étudié les sources auxquelles s'alimente la conscience de l'histoire, la manière dont les gens se composent leur idée du passé à partir d'éléments aussi divers que des livres d'histoire, des films de fiction et leur propre expérience, ou encore le rapport entre les informations issues de la famille et celles en provenance de l'école. Et l'on sait peu de choses sur la manière dont on s'approprie l'histoire, dont les lycéens et les jeunes en général se constituent une image du passé qui soit, pour eux, plausible et chargée de sens[5].

« La partie théorique, on l'a au lycée, et les exemples qui vont avec, on les entend ensuite, chez la grand-mère. » Ces propos sont d'un autre lycéen, Dietmar Schwaiger, né en 1983. Sa remarque souligne une différence dans la conscience de l'histoire, différence trop souvent négligée entre le savoir cognitif de l'histoire et les représentations émotionnelles du passé. Au plan des souvenirs émotionnels semblent pouvoir se développer des forces constitutives de liens et des points de fascination à l'égard du passé national-socialiste, toutes choses qui sont curieusement détachées du savoir que l'on peut détenir sur cette époque, et ce par-delà les frontières de génération. Pour s'exprimer en termes métaphoriques, il existe pour l'interprétation de ce passé, à côté d'une « encyclopédie » du passé national-socialiste fondée sur le savoir, un système de références plus significatif sur le plan émotionnel : on trouve aussi bien dans ce système des personnes concrètes (parents, grands-parents, membres de la famille) que des

Extrait de la publication

lettres, des photos et des documents personnels issus de l'histoire familiale. Cet « album » du « Troisième Reich » est illustré par la guerre et l'héroïsme, la souffrance, le renoncement et l'abnégation, la fascination et les fantasmes de grandeur, contrairement à l'« encyclopédie », faite de crimes, d'exclusion et d'extermination.

Dès lors que, pour reprendre l'expression de Raul Hilberg, la Shoah relève en Allemagne de l'histoire familiale, « encyclopédie » et « album » se côtoient pratiquement dans la bibliothèque du salon, et les membres de la famille ont pour mission commune de concilier les contenus contradictoires des deux ouvrages. Pour accomplir cette mission, on attribue le plus souvent aux parents ou aux grands-parents un rôle qui les exclut de ce qui est inventorié dans l'« encyclopédie ». L'un des médias utilisés (parmi beaucoup d'autres) pour ce traitement du passé est la discussion familiale, dans laquelle on dessine et l'on consolide en passant des images de l'histoire dont tous les membres de la famille peuvent s'accommoder.

L'hypothèse selon laquelle la conscience de l'histoire a une dimension cognitive et une dimension émotionnelle est aussi étayée par le fait que la mémoire humaine opère avec des systèmes différents pour les souvenirs cognitifs et pour les souvenirs émotionnels[6], et rien ne rend cela plus tangible que lorsqu'on entend des membres de la génération des témoins de l'époque, qui ont « élaboré » leur passé et portent sur l'histoire nationale-socialiste un regard extrêmement critique, raconter les yeux brillants (« De mon temps… ») leurs expériences au sein de la Jeunesse hitlérienne ou dans la Luftwaffe. Le naturel avec lequel ils replongent dans le « bon vieux temps » laisse penser que la différence entre les expériences historiques importantes sur le plan émotionnel et le savoir acquis par la voie cognitive a aussi des conséquences sur la transmission et

Extrait de la publication

que, dès lors, les images et les représentations du passé national-socialiste qui sont transmises dans les familles sont *d'autres* images que celles véhiculées dans l'enseignement ou dans les médias.

L'étude plurigénérationnelle « Transmission de la conscience historique », subventionnée par la Fondation Volkswagen, s'est donc penchée sur la question de savoir ce que des Allemands « tout à fait normaux » ont gardé comme souvenir du passé national-socialiste, sur la manière dont ils en parlent et sur ce qu'ils transmettent, par la voie de la communication, aux générations des enfants et des petits-enfants. Au fil de quarante entretiens familiaux et cent quarante-deux interviews[7], les membres des familles ont été interrogés, aussi bien individuellement qu'en commun, sur les histoires vécues et transmises en provenance du passé national-socialiste[8].

Au cours de ces entretiens, ce sont au total 2 535 histoires qui ont été racontées. Un nombre non négligeable d'entre elles se modifient en passant d'une génération à l'autre : des antisémites se transforment en résistants et des fonctionnaires de la Gestapo prennent le statut de protecteurs des Juifs. On relève dans ce matériau deux exemples dans lesquels les témoins de l'époque parlent, au cours des entretiens familiaux, des assassinats qu'ils ont commis ; et l'on trouve des récits d'exécution — mais tout cela ne laisse aucune espèce de trace dans les interviews individuelles des enfants et des petits-enfants, on dirait qu'ils n'ont pas entendu ces récits. Ils profitent en revanche de la moindre occasion, aussi lointaine soit-elle, pour montrer que leurs grands-parents ont fait quelque chose de « bien », afin d'inventer des versions du passé dans lesquelles ceux-ci apparaissent toujours comme de braves gens intègres. Tous ces phénomènes renvoient au fait que le passé entre dans le présent d'une manière extrêmement vivante au cours

Extrait de la publication

des processus de transmission intergénérationnelle, et il n'est aucun besoin d'avoir recours aux techniques psychanalytiques pour chercher la dimension profonde de ce type de contenus latents du passé et trouver dans les interviews et entretiens familiaux des images et des représentations du passé extrêmement actives dans l'évolution des orientations actuelles et des jugements politiques. Du point de vue théorique, la conscience de l'histoire encadre l'interprétation du passé, la compréhension du temps présent et la perspective d'avenir[9], le passé n'atteignant jamais le présent de manière « authentique », mais pouvant toujours « entrer dans la conscience comme une reconstitution produite, sélective et interprétative[10] ». Il faut, dans ce contexte, souligner le fait que la présente étude sur la restitution du passé allemand dans le dialogue intergénérationnel porte non pas sur le passé mais sur le temps présent : sur la question de savoir comment le national-socialisme et la Shoah sont représentés dans la mémoire familiale allemande, et si les communautés de souvenir et la famille fournissent une autre conscience historique, d'autres images du passé et, surtout, d'autres cadres pour leur interprétation, que la « mémoire culturelle ». Jan Assmann a défini, dans un premier temps, la « mémoire culturelle » comme un « concept servant de réceptacle à tout savoir qui dirige l'action et le vécu dans le cadre d'une interaction spécifique à une société, et, de génération en génération, est disponible en vue d'une pratique et d'une intégration répétées[11] ». Ce concept générique, Assmann le distingue de la « mémoire communicative ».

La « mémoire communicative » vit à travers la pratique interactive, dans le champ de tension de la représentation actuelle du passé par des individus et des groupes. La « mémoire communicative », par rapport à la « mémoire culturelle », est à peu près quelque chose comme la

Extrait de la publication

mémoire à court terme de la société — elle est liée à l'existence des porteurs et des communicateurs vivants de l'expérience et regroupe environ quatre-vingts années, c'est-à-dire entre trois et quatre générations. L'horizon temporel de la « mémoire communicative » évolue par conséquent en même temps que la « progression du point d'actualité. La mémoire communicative ne connaît pas de points fixes qui la lieraient à un passé s'étendant toujours plus au fur et à mesure de la progression du présent[12] ». La seule manière d'obtenir une fixation durable des contenus de cette mémoire est la « formation culturelle », c'est-à-dire une communication sur le passé organisée et prenant une forme cérémonielle. Alors que la « mémoire communicative » est caractérisée par la proximité avec le quotidien, la « mémoire culturelle » se distingue par sa distance à l'égard de celui-ci. Elle s'appuie sur des points fixes qui ne se déplacent justement pas en même temps que le présent, mais sont marqués comme fatidiques et significatifs, et sont « maintenus en éveil par la formation culturelle (textes, rites, monuments) et la communication institutionnalisée (récitation, exécution, observation)[13] ». La « mémoire culturelle » est selon Assmann « l'inventaire, particulier à chaque société et à chaque époque, des textes, images et rites de réemploi […] par l'"entretien" desquels elle stabilise et transmet l'image qu'elle a d'elle-même, de préférence (mais pas exclusivement) un savoir partagé collectivement sur le passé, savoir sur lequel un groupe appuie la conscience de son unité et de sa singularité[14] ».

Voilà pour la définition aujourd'hui classique. On a en revanche donné un peu trop de poids à la « mémoire communicative » par rapport à l'entente singulière entre membres du groupe sur ce qu'ils considèrent comme leur propre passé — la mémoire familiale, sur laquelle nous reviendrons en détail dans le chapitre suivant, serait ainsi

Extrait de la publication

un domaine partiel de la « mémoire communicative » et qui plus est, selon nous, un domaine central. C'est une mémoire vivante dont les critères de vérité sont focalisés sur la loyauté collective au groupe et sur l'identité collective.

Disons-le d'emblée : les résultats de notre projet montrent que la transmission des idées et des images concernant le passé dans le contexte de la discussion familiale et dans l'environnement social plus large fournit apparemment le cadre de la manière dont le savoir historique enseigné est interprété et utilisé. Dans ce sens, les résultats montrent avant tout comment les programmes d'éducation consacrés au passé national-socialiste ne peuvent rien, même lorsqu'ils fonctionnent, contre la perpétuation de représentations romantiques et enjolivées. Car les résultats de nos enquêtes ne permettent pas de douter que les jeunes générations, en particulier, bénéficient d'une information en profondeur sur l'histoire du « Troisième Reich » et sur la Shoah[15]. Mais quelles données cela nous apporte-t-il sur l'usage que l'on fait de ce savoir ? Paradoxalement, il semble que ce soit justement la réussite de l'information et de l'éducation sur les crimes du passé qui inspire aux enfants et petits-enfants le besoin de donner à leurs parents et leurs grands-parents, au sein de l'univers horrifique du national-socialisme, une place telle qu'aucun éclat de cette atrocité ne rejaillisse sur eux.

Continuons : à l'instar de Bernd Siems, âgé de vingt et un ans, on peut éventuellement tirer des documents sur les congrès du Parti la conclusion suivante : « C'était quand même la classe, comment ils faisaient ça ! Comme ils criaient tous "Heil Hitler" ou "Sieg Heil" ! Et l'enthousiasme des gens, c'est ce qui est fascinant, d'une certaine manière, la force qu'avait ce peuple à ce moment-là. Car ils avaient tous peur de nous ! » Le document le plus écrasant sur le rapport entre le savoir et son usage nous est parvenu sous la

Extrait de la publication

forme de la lettre d'un proviseur né en 1943, qui nous explique, entre autres, dans un texte de réflexion sur le passé national-socialiste : « Les travailleurs étrangers (de sept à dix millions) ont contribué, en travaillant pour Hitler, à prolonger la guerre jusqu'en mai 1945. […] Pour chaque Juif assassiné (six millions), l'Allemagne a perdu plus d'un de ses ressortissants (entre huit et neuf millions). »

Pour ce qui concerne la méthodologie, notre enquête s'inspire du principe du « téléphone arabe », ce jeu pour anniversaire d'enfants dans lequel une histoire qu'une, deux, trois, quatre personnes ou plus se chuchotent à l'oreille, se transforme chaque fois jusqu'à prendre au bout du compte un contenu totalement différent, ou à arriver totalement mutilée au destinataire final. Ce jeu tire aussi son charme du fait que chaque participant pourvoit l'histoire d'un sens spécifique — celui en fonction duquel il la comprend au mieux — et la restitue sous cette forme. On le verra dans ce livre, il se produit un phénomène analogue dans la communication intergénérationnelle — et notre problématique vise à établir quelles histoires du « Troisième Reich » sont racontées aux différentes générations, comment ces histoires sont construites en commun, quelles pièces extérieures et éléments particuliers sont transmis ou ne le sont pas.

Les familles intégrées à l'échantillon (voir en Annexe) représentent, deux cas mis à part[16], ce que l'on considère généralement comme des familles allemandes « tout à fait normales » — c'est-à-dire que nous avons volontairement évité d'intégrer des familles comptant dans leurs rangs des criminels significatifs de l'extermination, au sens juridique du terme. S'il s'est tout de même trouvé, au bout du compte, parmi les personnes que nous interrogions, des gens qui faisaient volontairement état de meurtres susceptibles d'être considérés, du point de vue juridique,

comme des crimes de guerre, cela ne s'est révélé qu'au cours des entretiens. Il faut indiquer ou rappeler ici que tous les noms de personnes interviewées ou de personnes dont on parle au cours des interviews ont été modifiés dans ce livre. Et il faut dire clairement qu'en dépit de propos surprenants, voire effrayants, qui ont été tenus dans les interviews et dans les discussions familiales, nous avons eu affaire à des familles au sein desquelles il est possible d'évoquer le passé national-socialiste — et où on l'évoque effectivement, ce qui est loin d'être le cas dans toutes les familles allemandes. Nous nous trouvons donc, dans ce sens, face à un échantillon sélectif. D'autant que toutes prétendent avoir développé une conscience critique concernant le national-socialisme et le génocide[17].

Si notre enquête se distingue des études plurigénérationnelles déjà réalisées sur le thème du national-socialisme et de la Shoah[18] et s'appuyant sur les récits des victimes et leurs enfants, et/ou des criminels significatifs et leurs descendants, c'est donc déjà par le choix des personnes interrogées, mais aussi et tout particulièrement par son mode d'exploitation. Contrairement aux stratégies d'interprétation, inspirées par la psychanalyse, de Bar-On, Roberts et Rosenthal, ou encore aux auteurs de l'étude plurigénérationnelle la plus comparable à la nôtre, *Das Erbe der Napola*[19], nous ne cherchons pas de strates de signification relevant de la psychologie des profondeurs et sommeillant dans les interviews et les entretiens familiaux ; nous nous en tenons plutôt au texte manifeste et à sa teneur communicative. En d'autres termes, ce qui nous intéresse, c'est moins ce que les gens ne disent pas que ce qu'ils disent et l'effet produit par ce qui a été dit dans le processus de transmission intergénérationnelle. Notre perspective d'étude se focalise donc sur la substance et la texture de la conscience historique du « Troisième Reich » ; l'unique étude compara-

Extrait de la publication

ble (au sens de l'affinité élective) qui ait traité de la restitution familiale de l'histoire et des médiateurs quotidiens de la conscience de l'histoire a été présentée par Sam Wineburg[20]. Lui aussi arrive au résultat que ce sont moins les écoles et les autres agences de la mémoire culturelle qui forgent la conscience historique des jeunes gens que les conversations quotidiennes dans la famille, ou encore et surtout les films de fiction[21].

Les chapitres qui suivent traiteront d'abord de ce qui constitue, selon notre conception, la « mémoire familiale », des fonctions qu'elle exerce et de la manière dont s'accomplit l'approfondissement progressif du passé dans la discussion[22]. Nous fondant sur cet examen, nous montrerons, dans le troisième chapitre, comment les histoires se transforment en passant d'une génération à l'autre, au point de prendre une toute nouvelle signification à la fin de la chaîne de transmission — le résultat principal étant à nos yeux que les générations des enfants et des petits-enfants montrent dans les familles allemandes une forte tendance à présenter leurs parents et grands-parents comme des héros de la résistance quotidienne, bien que les histoires racontées par ceux-ci ne le laissent nullement penser. Un autre élément central de l'histoire du « Troisième Reich », telle qu'elle est ainsi transmise, est la conviction que les Allemands étaient des victimes — victimes de la guerre, du viol, de la détention de guerre, de la pénurie et de la misère. Ce discours de victime est présenté en détail dans le chapitre IV, où l'on s'attarde sur un phénomène que nous appelons le « changement de cadre » : un assemblage de scènes du passé et d'éléments visuels extérieurs, que l'on a déjà rencontrés dans des documents concernant la persécution et l'extermination de la population juive[23].

Le cinquième chapitre traitera de la substance dont sont faits les souvenirs de guerre, et l'on y constatera avec

surprise qu'assez fréquemment, le vécu autobiographique, loin de jaillir de la « vraie vie », est emprunté aux films de fiction et à leurs sources, que leur narrateur s'est appropriés — que ce soit par récit réitéré ou par une « adaptation » particulièrement réussie à sa propre biographie — au point de s'en souvenir et de les ressentir comme un fragment authentique de la vie vécue. Le chapitre VI montrera comment les lieux communs et les modèles d'interprétation définissent le cadre de représentation des événements passés, et à quel point la transmission des stéréotypes antisémites et racistes mérite ici l'attention.

On abordera, dans le chapitre VII, la manière dont sont traités le passé national-socialiste et la Shoah dans les familles d'Allemagne de l'Ouest et de l'Est. On voit ici que dans les familles de l'ancienne RDA, le souvenir de l'État est-allemand se situe souvent « au-dessus » du souvenir du « Troisième Reich », ce qui se reflète dans les comparaisons permanentes entre les organisations respectives des deux États et de leur mode de vie et conduit, entre autres, les membres de la génération des enfants à faire preuve, dans les reproches ou accusations lancés à la génération des témoins, d'une retenue encore supérieure à celle de leurs congénères ouest-allemands, puisque eux-mêmes n'ont pas pu « empêcher » une dictature. Le chapitre VIII, enfin, résume une fois encore les résultats essentiels et esquisse les contours d'une théorie de la tradition qui aille au-delà de la restitution du passé allemand et puisse aussi revendiquer une validité pour la transmission communicative du passé dans d'autres sociétés.

Ce livre se fonde sur des entretiens pour lesquels les membres de quarante familles nous ont sacrifié leur temps et offert leur franchise. Qu'ils soient tous ici très chaleureusement remerciés.

# *Chapitre II*

## MÉMOIRE FAMILIALE

### *De l'élaboration commune du passé dans la conversation*

Dans les « conversations de table[1] » qu'a analysées Angela Keppler, on trouve l'extrait suivant[2]. La famille Braun vient de terminer une soirée passée à jouer au skat. Le père résume :

*Le père* : Une belle partie.
*La mère* : Quand on ne prend pas ça trop au sérieux.
*Le père* : Une partie alléchante.
*Le fils* : Et malgré Casablanca, tu n'en as pas été dégoûté ?
*Le père* : Je te demande pardon ?
*Le fils* : Et malgré Casablanca, tu n'en as pas été dégoûté ?
*Le père* : Pendant toute ma captivité, je n'ai plus joué au skat[3].

Keppler prend cet extrait de conversation comme exemple d'une reconstitution « discrète » du passé : dans une situation quotidienne, qui n'est en aucune manière liée à la narration de souvenirs, on aborde tout d'un coup un aspect de la biographie d'un participant — dans ce cas précis, la période que le père a passée à Casablanca comme prisonnier de guerre. Point notable, ce n'est pas le père lui-même qui introduit ce sujet — bien au contraire, dans un premier temps, il ne semble pas savoir

Extrait de la publication

Harald Welzer *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse* (*Täter. Wie aus ganz normalen Menschen Massenmörder werden* ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

Harald Welzer *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXIe siècle* (*Klimakriege. Wofür im 21. Jahrhundert getötet wird* ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

Harald Welzer, Sabine Moller, Karoline Tschuggnall *« Grand-Père n'était pas un nazi ». National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale* (*« Opa war kein Nazi ». Nationalsozialismus und Holocaust in Familiengedächtnis* ; traduit de l'allemand par Olivier Mannoni)

Bernard Williams *L'éthique et les limites de la philosophie* (*Ethics and the Limits of Philosophy* ; traduit de l'anglais par Marie-Anne Lescourret).

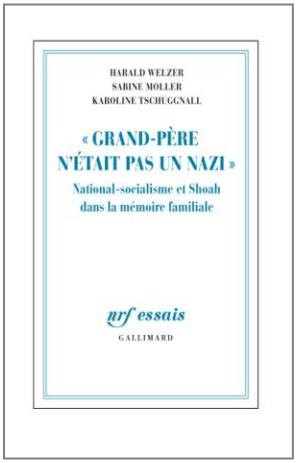
Bernard Williams *Vérité et véracité. Essai de généalogie* (*Truth and Truthfulness. An Essay in Genealogy* ; traduit de l'anglais par Jean Lelaidier).

Yosef Hayim Yerushalmi *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* (*Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable* ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Jacqueline Carnaud).

Levent Yilmaz *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains.*

Patrick Zylberman *Tempêtes microbiennes. Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique.*

Extrait de la publication




# « Grand-Père n'était pas un nazi »

## National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale

## Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall

Cette édition électronique du livre
*« Grand-Père n'était pas un nazi » National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale* de Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall
a été réalisée le 29 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135899 - Numéro d'édition : 237051).
Code Sodis : N51143 - ISBN : 9782072460319
Numéro d'édition : 237714.

Extrait de la publication